

VOLTAIRE- Candide (*Atelier philo séquence 2*)

1. Biographie, pages 1 ;
2. Les idées de Voltaire, page 3 ;
3. Contexte philosophique de Candide.(Billet de Bernard), page 6 ;
4. Candide : résumé, page 7.

Sources : La littérature au 18^{ème} siècle (Lagarde & Michard - 1965) ; Essai sur Voltaire (André Bellesort - 1938) ; Christian Bodin (cours 2006).

1. Biographie de l'auteur

Une jeunesse turbulente (1694-1726)

Né à Paris en 1694, François-Marie AROUET, fils d'un notaire, gardera de ses origines le sens des affaires et l'ambition d'égaliser les nobles.

1. ÉDUCATION HUMANISTE ET MONDAINE (1704-1710).

A Louis-le-Grand, chez les Jésuites, cet élève frondeur mais remarquablement intelligent reçoit une formation classique. Ses maîtres encouragent sa vocation poétique et il restera leur ami; ses condisciples, d'Argental, d'Argenson, Cideville lui seront un jour précieux. Introduit de bonne heure par son parrain, l'abbé de Châteauneuf, dans la Société du Temple, milieu de bons vivants et de libertins, l'adolescent, négligeant ses études de droit, y acquiert le goût du plaisir et du bel esprit.

2. PREMIER SÉJOUR A LA BASTILLE (1717). Devenu clerc d'un procureur, AROUET s'initie au droit et se lie avec THIERIOT, l'ami de toute sa vie. Ses *écrits satiriques* contre le poète La Motte, puis contre le Régent, le font exiler deux fois en province (1716). A peine rentré, il écrit contre le Régent une épigramme en latin : cette fois il est enfermé à la Bastille pour onze mois (1717-1718). Le jeune écervelé y lit Homère et Virgile, termine sa tragédie d'*Œdipe* et commence le poème de *La Ligue*.

3. LE POÈTE MONDAIN (1718-1726). Sorti de prison, il prend le nom de VOLTAIRE et devient célèbre à 24 ans grâce au succès d'*Œdipe* (1718) et de *La Ligue* (1723). Il hérite d'une jolie fortune et l'arrondit par d'habiles placements. On l'attire dans les salons et les châteaux où triomphent ses talents de poète mondain. En 1725, le voici à Fontainebleau, où il donne trois pièces de théâtre pour le mariage du roi. Faveurs, pensions, tout vient combler ses désirs.

4. NOUVEAU SÉJOUR A LA BASTILLE (1726). Une dispute l'oppose au chevalier de ROHAN, plein de mépris pour ce bourgeois « qui n'a même pas un nom ». VOLTAIRE lui lance cette réplique : « Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre ! » En réponse, il subit une bastonnade. Abandonné par ses nobles protecteurs, plein d'amertume, VOLTAIRE voudrait une réparation par les armes, mais une lettre de cachet l'envoie de nouveau à la Bastille, méditer sur ce qu'il en coûte à un roturier de s'attaquer à un gentilhomme. Peu après, il est autorisé à s'exiler en Angleterre (mai 1726).

Les leçons de l'Angleterre

Accueilli à bras ouverts par la société politique et littéraire, il y retrouve l'existence brillante qu'il avait connue en France (cf. p. 117). On verra plus bas tout le travail qui s'opère en lui au spectacle d'une civilisation si différente. Il publie la *Henriade*, remaniement de *La Ligue*, qu'il dédie à la reine d'Angleterre (1728) ; il prépare quatre tragédies, se documente pour le *Charles XII* et les *Lettres Anglaises*. De retour en France en 1729, il reconquiert peu à peu la société parisienne. Il donne des tragédies inspirées de Shakespeare : *Brutus* (1730), *Zaïre* (1732), *Adélaïde du Guesclin* (1734). Il publie clandestinement l'*Histoire de Charles XII* (1731) ; il risque le *Temple du Goût* (1733) dont les jugements sévères lui attirent de nouveaux ennemis. Enfin il se décide à publier, sans autorisation, les *Lettres Philosophiques* ou *Lettres Anglaises* (1734) « première bombe lancée contre l'ancien régime » (Lanson) : aussitôt, une lettre de cachet l'oblige à s'exiler en Lorraine.

Les Délices**(1755-1760)**

A 60 ans, VOLTAIRE découvre la nature et la vie rustique. Avec Mme DENIS, sa gouvernante, il reçoit ses amis, et installe, bien entendu, un théâtre où l'on joue l'*Orphelin de la Chine* (1755). Toujours philosophe, il publie le *Poème sur le désastre de Lisbonne* et l'*Essai sur les Mœurs* (1756). Il a même l'espoir de gagner à la « philosophie » les pasteurs protestants, plus soucieux de morale que de dogme, et de fonder à Genève le culte de l'Être suprême. Quelle amère désillusion ! Les Genevois interdisent son théâtre, s'irritent de voir Calvin sévèrement jugé dans l'*Essai sur les Mœurs*, s'indignent d'être traités de sociniens (autant dire déistes) dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, inspiré par VOLTAIRE (cf. p. 157).

Après quelques hésitations, ce dernier s'engage à fond dans la bataille encyclopédique et accable de satires et de pamphlets les ennemis des philosophes : FRÉRON (*Le Pauvre Diable*, 1758 ; *L'Écossaise*, 1760), LE FRANC DE POMPIGNAN (*La Vanité*, 1760), le Journal de Trévoux (*Maladie du Jésuite Berthier*, cf. p. 182). C'est encore pendant le séjour aux Délices que s'envenime la brouille avec ROUSSEAU (cf. p. 158), et que VOLTAIRE écrit *Candide* (1759), chef-d'œuvre du conte philosophique.

**Le patriarche
de Ferney
(1760-1778)**

En 1760, VOLTAIRE s'installe à Ferney, à portée de la Suisse, prêt à s'y réfugier à la moindre alerte. Il y restera presque jusqu'à sa mort.

1. « L'AUBERGISTE DE L'EUROPE ». Par sa vaste correspondance (6.000 lettres pour cette seule période), il est en relations avec toute l'Europe. Il correspond avec Frédéric II et Catherine de Russie, avec les rois de Pologne, de Suède, de Danemark. Il écrit surtout à Paris où Thieriot et les d'Argental font jouer ses pièces, où d'Alembert, Helvétius, Condorcet diffusent sa propagande, où Richelieu, Choiseul, Turgot le protègent de leur influence. Grâce au contreseing de Damilaville, commis au vingtième, puis de Marin, censeur royal, la correspondance des philosophes circule librement.

Autour du « patriarche » vivent sa nièce Mme DENIS et Mlle CORNEILLE, arrière-petite-nièce de l'auteur du *Cid*, qu'il a adoptée et qu'il dotera en publiant une vaste *édition de Corneille* accompagnée d'un *Commentaire* (1764). Ses autres familiers sont son secrétaire, son chapelain le P. Adam, le médecin Tronchin, les Cramer qui impriment ses écrits philosophiques. Il devient, selon son expression, « l'aubergiste de l'Europe » : le château de Ferney, accueille d'innombrables visiteurs, princes, écrivains, admirateurs de toutes nations. VOLTAIRE y donne des représentations dramatiques où il interprète lui-même ses rôles : il écrit encore à Ferney une dizaine de tragédies.

2. LA BATAILLE PHILOSOPHIQUE. De sa province, le « roi Voltaire » reste, plus que jamais, au cœur de la mêlée. Dès 1762, il devient le champion de la justice : à propos de l'affaire Calas, il entreprend contre l'intolérance et les tares de la justice une campagne fébrile, qui ne prendra fin qu'à sa mort (cf. *Affaires judiciaires*, p. 170). Son activité est prodigieuse. Il lance encore dans la bataille des romans philosophiques (*Jeannot et Colin*, *L'Ingénu*, *La Princesse de Babylone*), et l'important *Dictionnaire Philosophique* (1764). Ses tragédies elles-mêmes sont alors des pièces à thèse (cf. p. 185). Mais, dans cette période où il combat sur tous les fronts, ses armes favorites sont les *Dialogues* et les innombrables *pamphlets* par lesquels il associe l'opinion à ses luttes et harcèle ses adversaires : philosophes, Parlements, jésuites, érudits et journalistes. Ferney c'est pour VOLTAIRE « la retraite frénétique » (R. Naves).

3. VOLTAIRE « SEIGNEUR DE VILLAGE ». Avec son sens des affaires et de la vie pratique, il « civilise » la région de Ferney : il dessèche des marais, bâtit des maisons, un théâtre et même une église, plante des arbres, utilise des semoirs perfectionnés, crée des prairies artificielles et développe l'élevage. Il installe une tannerie, fabrique des bas de soie que Mme de Choiseul présente à la Cour et des montres que nos ambassadeurs recommandent à l'étranger ! Il délivre le pays de la gabelle et on l'acclame comme un bienfaiteur. Pour lui *Ferney est une expérience*, une démonstration : « *Un repaire de 40 sauvages est devenu une petite ville opulente habitée par 1 200 personnes utiles* ».

Retour à Paris (1778)

A 84 ans, VOLTAIRE fait à Paris un retour triomphal. Fêté à l'Académie, il assiste à la représentation d'*Irène*, sa dernière tragédie, et voit son buste couronné sur la scène, au milieu de l'enthousiasme. Épuisé par tant de gloire, il meurt le 30 mai 1778. Dès février il avait rédigé sa dernière profession de foi : « *Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en détestant la superstition* ». En 1791, ses cendres seront transférées au Panthéon.

2. Les idées de Voltaire

Peu d'hommes ont été plus diversement jugés. VOLTAIRE est un polémiste : sa pensée s'affirme plus souvent dans la controverse que dans des exposés didactiques ; de là ce caractère fragmentaire et satirique qui la fait paraître superficielle. Il est d'ailleurs opposé par principe à tout esprit de système. Cependant, durant une cinquantaine d'années, il n'a guère varié dans ses idées essentielles et l'on peut dire que s'il a beaucoup détruit, il a aussi indiqué les éléments d'une réforme positive de la société.

La Métaphysique

Toute sa vie, VOLTAIRE s'est occupé de métaphysique, mais c'est pour combattre les métaphysiciens et leurs vaines spéculations. Attributs et vraie nature de Dieu, origine du monde et de la vie, existence et immortalité de l'âme, rapports de l'âme et du corps, origine du mal, destinée de l'homme, toutes ces questions dépassent notre intelligence. C'est ignorer les limites de notre nature que de prétendre résoudre ces problèmes sur lesquels les philosophes ne sont jamais d'accord : mieux vaut nous en tenir au doute et, comme LOCKE, nous tourner vers le monde physique que nous connaissons, lui, par nos sens (cf. *Micromégas*, p. 138-141).

La métaphysique présente deux graves dangers : 1. Elle divise les hommes, et les conduit, sur le plan religieux, aux excès du fanatisme (p. 155). — 2. Elle les tient dans l'angoisse devant des problèmes insolubles, et les détourne de la vie. Pourquoi perdre ainsi notre temps et notre énergie ? La sagesse consiste à tourner le dos à la métaphysique et à rechercher le bonheur terrestre, « autant que la nature humaine le comporte » (cf. p. 127, et p. 167-169).

Attitude paresseuse ? — « Non, répond VOLTAIRE, c'est le repos raisonnable des gens qui ont couru en vain ; et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente et chimères métaphysiques » (*Dictionnaire philosophique : Faculté*).

Religion et morale

Romans, traités historiques, poèmes et même tragédies, toute son œuvre touche aux questions religieuses. Elles occupent une place de choix dans les *Lettres Philosophiques*, les *Dialogues Philosophiques*, le *Traité sur la Tolérance*, le *Dictionnaire Philosophique*. Pour Voltaire philosophie signifie libre pensée.

I. L'EXISTENCE DE DIEU. Contre les encyclopédistes athées Diderot et d'Holbach, il donne deux justifications de cette croyance qu'il proclame sans cesse :

1. ELLE S'IMPOSE A NOTRE RAISON : « Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle soit » (*Dictionnaire : Athéisme*, II). Dieu est « l'horloger », « l'éternel géomètre », « l'éternel architecte du monde ». Cf. *Les Cabales* : « L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger ».

2. ELLE EST UTILE A LA SOCIÉTÉ : « Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets croient en Dieu ; et je m'imagine que j'en serai moins volé » (*Dialogues*, A B C, 17). La crainte d'un Dieu « rémunérateur et vengeur » est en effet le meilleur fondement de la morale pour les esprits simples. Quant aux « philosophes », ils peuvent s'en passer : leur raison suffit à les maintenir dans la morale.

11. LE DÉISME VOLTAIRIEN. Conscient des limites de l'homme, VOLTAIRE s'interdit de définir Dieu avec plus de précision : « Je ne sais point ce que sont les attributs de Dieu, et je ne suis point fait pour embrasser son essence » (*Le philosophe ignorant*). Tel est le point de départ de son déisme.

1. CRITIQUE DES RELIGIONS RÉVÉLÉES. Pour lui, les religions révélées reposent sur des impostures. Il se livre à une critique implacable et parfois mesquine de leurs fondements, surtout des textes bibliques. Interprétant les données de l'exégèse récente (cf. p. 14), il ne voit partout qu'in vraisemblances, absurdités, superstitions primitives ; il ne se lasse pas de ridiculiser les cérémonies religieuses. Sous une forme burlesque, il tend à un but sérieux : montrer que, dans la diversité de leurs dogmes et de leurs rites, *les religions sont purement humaines* et usurpent le respect dû aux choses divines (cf. p. 171).

Selon Lanson, la forme *irrévérencieuse* et *parfois ordurière* de cette critique serait une réaction contre l'ingénuité avec laquelle on admettait alors, au mépris de toute exégèse, la divinité intégrale des Écritures. Si son information — plus précise qu'on ne l'a prétendu — aboutit à des *interprétations contestables*, VOLTAIRE a eu du moins le mérite de poser ces problèmes sur le plan historique.

Toutefois son *scepticisme* le préparait mal à une étude *objective* des religions. Il ne comprend rien à la foi ni au mysticisme. Pour lui les esprits religieux se divisent en deux catégories : les « fripons » qui ne croient pas à leur religion mais la considèrent comme un moyen de domination, et les « imbéciles » crédules et enthousiastes qui deviennent des fanatiques (*Dialogues*, XXV). C'est méconnaître, évidemment, ce qu'il y a de profond dans le sentiment religieux.

2. CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME. En réalité, toutes ces religions qui se déchirent entre elles sont *d'accord sur l'essentiel* : l'existence de Dieu (p. 134). Elle nous est garantie, non par une révélation illusoire, mais par la *raison*, qui fait l'accord entre les hommes. C'est cette *religion naturelle*, ce culte de l'ÊTRE SUPRÊME, « Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps » que Voltaire voudrait faire triompher. Il veut désabuser les hommes de l'esprit de secte et des « mystères incompréhensibles » ; il combat la superstition qui attache le salut à des croyances et des cérémonies particulières, et non à *la morale* qui est universelle. Il rejette même l'idée de la prière, qui lui paraît méconnaître la toute-puissance divine.

Il avait admiré en Angleterre les *sociniens*, tolérants et presque déistes (cf. p. 15). Vers 1755, aux Délices, il eut l'illusion que le protestantisme des pasteurs genevois, libéral et assez détaché du dogme, l'aiderait à fonder une secte philosophique d'esprit déiste ; pour les y engager, il poussa même D'ALEMBERT à les présenter dans l'*Encyclopédie* comme étant déjà d'un « socinianisme parfait » (article *Genève*, cf. p. 157). L'article souleva des protestations unanimes et VOLTAIRE conçut de cet échec une vive désillusion. C'est que sa grande préoccupation est *d'assurer la paix*, si souvent troublée par les luttes religieuses « parce qu'on a toujours négligé la morale pour le dogme » (p. 155).

3. PRÉÉMINENCE DE LA MORALE. C'est en effet la *morale* qui importe (cf. p. 178). « La religion n'est instituée que pour maintenir les hommes dans l'ordre et leur faire mériter les bontés de Dieu *par la vertu* » (*Dictionnaire : Droit canonique*, I). Base de toute société la morale est le trait d'union entre les hommes : « Il n'y a pas deux morales. Celles de Confucius, de Zoroastre, de Pythagore, d'Aristote, d'Épictète, de Marc-Antonin sont absolument les mêmes. Dieu a mis dans tous les cœurs la conscience du bien avec quelque inclination pour le mal » (*Dictionnaire : Aristote*). En l'absence d'une révélation, notre *raison* et notre *conscience* seront donc nos véritables guides. Une maxime de CONFUCIUS représente pour Voltaire « le code du genre humain » : « *Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu : traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite* ». Et si, une fois, il s'est tourné vers JÉSUS, lui disant : « Je vous prends pour mon seul maître », c'est que le Christ a enrichi cette maxime d'un précepte d'amour : « *Aimez Dieu et votre prochain comme vous-même* » (*Dictionnaire : Religion*).

III. LA TOLÉRANCE. Le *fanatisme* empêche les hommes de s'aimer comme frères : VOLTAIRE dénonce « l'enthousiasme » qui ramène tout à une unique pensée au lieu de voir le juste milieu des choses. Sans relâche il évoque les guerres civiles, les injustices, les assassinats dictés par l'esprit de secte qui aveugle autant les victimes que leurs persé-

cuteurs (cf. p. 155). Il s'en prend particulièrement à la religion catholique parce qu'à son époque elle bénéficie contre les autres de l'appui du pouvoir civil ; mais il a aussi dénoncé le fanatisme des protestants et des mahométans.

Seule la « philosophie » peut favoriser l'esprit de tolérance, et VOLTAIRE s'y emploie de toutes ses forces. En insistant sur l'incertitude de nos croyances, il nous invite à tolérer, par *humilité*, celles des autres hommes aussi persuadés que nous de détenir la vérité (p. 133). Il raille les disputes théologiques, ramène à des futilités matérielles les différences entre les religions, afin de souligner *leur accord profond sur l'essentiel* et l'absurdité des persécutions mutuelles. Par malheur il n'a pas toujours donné lui-même l'exemple de la tolérance.

Idéal politique

Considérant que les hommes sont *naturellement libres et égaux*, VOLTAIRE a fait à maintes reprises un éloge, théorique il est vrai, de la *démocratie* ; mais, comme ROUSSEAU, il ne la croit applicable qu'aux petits États. En homme pratique, il s'intéresse surtout aux réformes urgentes et immédiatement réalisables en France, pays monarchique. Il ne croit pas au droit divin, mais il a rêvé d'un *despote éclairé* qui rendrait ses peuples heureux : les erreurs de Louis XIV et les ambitions dangereuses de Frédéric, pourtant « philosophe », l'ont désabusé de ce beau rêve (cf. p. 142). C'est le *régime constitutionnel* anglais qui aurait ses préférences, car il garantit la liberté et limite le pouvoir royal, contrôlé par les élites sociales (cf. p. 120). Mais comment se fier en France aux Parlements attachés aux privilèges et aux préjugés ? En définitive, loin d'être révolutionnaire, VOLTAIRE souhaite que le roi choisisse ses ministres parmi *les hommes éclairés*, comme TURGOT, et leur demande de rendre ses sujets heureux par une sage politique, celle qui conduit à la *civilisation*.

La civilisation

Ne croyant ni à la bonté primitive de l'homme ni à la chute originelle, VOLTAIRE considère l'être humain comme « passable », à l'image du monde qu'il habite (cf. p. 126). Il n'attend rien de la Providence, et, comme l'au-delà reste pour nous un mystère, il nous invite à organiser notre *bonheur terrestre* avec les moyens à notre portée. Il combat au premier rang pour un idéal de civilisation.

1. LA PAIX. La grande ennemie de la civilisation est *la guerre* (cf. p. 155) : c'est une « boucherie héroïque » qui ruine les États et détruit le vainqueur comme le vaincu (cf. p. 165). Aux héros « saccageurs de provinces », VOLTAIRE préfère les grands hommes, savants, ingénieurs, artistes, dont les œuvres préparent « des plaisirs purs et durables » au genre humain (cf. p. 145). Quel ne serait pas l'avenir de l'Europe, sans les guerres (p. 156-157) !

Les *guerres civiles* et les *persécutions religieuses* sont plus odieuses encore (cf. p. 119, 155, 166, 179). Le devoir de l'État est d'empêcher les disputes théologiques de troubler la société (cf. p. 154), en subordonnant les religions au gouvernement et en faisant respecter la *tolérance* (p. 118) : l'intolérance est la pire erreur politique.

2. LA LIBERTÉ ET LA JUSTICE. Admirant la législation anglaise qui assure la justice et la liberté, « le premier des biens », VOLTAIRE revendique la *liberté des personnes*, par l'abolition du servage et de l'esclavage (cf. p. 167), la *liberté individuelle* par la suppression des lettres de cachet et l'institution d'une sorte d'*habeas corpus*, la *libre disposition* pour chacun *de ses biens et de son travail* (cf. p. 118), la *liberté de parler et d'écrire* (cf. page 123), et la *liberté de conscience* (cf. p. 170). Il admet qu'en France le catholicisme soit la religion de l'État, mais à condition qu'il respecte la loi civile et que le clergé ne jouisse d'aucun privilège en matière d'impôt ; pour les protestants, il revendique la liberté du culte et l'égalité des droits civiques.

Quant aux garanties que doit offrir *la justice*, elles ont entraîné VOLTAIRE à des luttes qui l'ont rendu célèbre (cf. *Réforme de la justice*, p. 172).

3. LE BIEN-ÊTRE ET LE LUXE. Contre la disette et la misère, un bon gouvernement doit constituer des réserves de grains (cf. p. 154) et encourager les cultivateurs (cf. p. 153). Mais cette sécurité n'est qu'une condition élémentaire du bonheur ; pour

VOLTAIRE, le *luxe* est la consécration même de la civilisation : « le superflu, chose très nécessaire » (p. 128) rend heureux les hommes qui en jouissent et améliore la vie des autres, en stimulant l'industrie, l'agriculture, le commerce.

Son PROGRAMME ÉCONOMIQUE repose sur l'idée que le *commerce*, source du bien-être et de la prospérité générale, fait la force et la richesse des nations (cf. p. 121).

L'*agriculture*, « le premier des arts nécessaires », doit être libérée par une *série de réformes* : suppression du servage, des jurandes et des maîtrises, abolition des corvées, des dîmes, de la gabelle, des entraves à la circulation des grains ; enfin, répartition équitable de l'impôt, sans privilèges (cf. p. 119) : Voltaire a soutenu la politique réformatrice de TURGOT. A Ferney il a donné l'exemple de « ce que peut une liberté honnête et modérée en fait de commerce aussi bien qu'en agriculture » (A Baudeau, 1775).

4. LES ARTS ET LES « LUMIÈRES ». La civilisation trouve son couronnement dans les *beaux-arts* et l'*activité intellectuelle* : les arts adoucissent les mœurs (cf. p. 151), « les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent » (cf. p. 159). Sans doute, « il y a peu d'êtres pensants », et VOLTAIRE n'a que mépris pour « la canaille » qui vit dans l'ignorance et la superstition ; néanmoins, il ne renonce pas à instruire « la partie saine du peuple », et il compte sur l'*élite éclairée* pour conduire la société à sa plus grande perfection (cf. p. 146).

3. Billet de Bernard : le contexte philosophique de Candide (1759) :

Candide est certainement le modèle le plus abouti du conte philosophique. Distayant par la diversité des situations il empêche de ressentir une répétition pourtant constante de catastrophes plus dramatiques les unes que les autres. Malgré cette variété, Voltaire n'oublie jamais son dessein et ne poursuit qu'un seul but : écrire une satire de l'optimisme. Le texte est une réponse. Il vise principalement les positions du philosophe allemand Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) qu'il met en scène dans le personnage de Pangloss (signifiant : « tous les langages » en grec). Celui-ci proférant, malgré les avatars cruels, que : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Ce qui pourrait passer pour la négation du mal. En réalité, Voltaire, en usant de toute la palette de nuances de ses ironies féroces, pousse le trait (comme d'ailleurs avec Rousseau) pour balayer le doute : le mal existe sous toutes les formes.

Pourquoi le mal existe-t-il ? Dieu en est-il responsable ? Telles sont les questions posées par Leibniz. Selon lui, Dieu étant le créateur de toute chose, en connaissance de cause, il a créé le meilleur des mondes possibles (c'est-à-dire un « optimum », qui caractérise une situation dans laquelle il est impossible de modifier un élément sans compromettre tout l'ensemble). Il affirme : « Dieu est aussi peu la cause du péché que le courant de la rivière est la cause de retardement du bateau ». Pour expliquer l'existence du mal, Leibnitz a recours à une série d'arguments pour tenter de montrer que le mal n'est en fait que relatif car souvent il est à l'origine d'un bien :

- Le mal pour les uns peut être un bien pour les autres (le malheur des uns, fait le bonheur des autres) ;
- Un mal pour un bien (pique de remède) ;
- Le mal fait ressortir le bien : « *Il est dans le grand ordre qu'il y ait un petit désordre* », dit le philosophe ;
- Le mal saute plus vite aux yeux que le bien (la maladie par rapport à la santé) ce qui nous conduit à un excès de pessimisme et renforce l'idée que « tout va mal » (d'où le catastrophisme répandu dans certains media).

Ainsi, Leibniz ne nie pas le mal mais le relativise. Sommes-nous pour autant dans le meilleur des mondes *possibles* ?

Peut-on « relativiser » les crimes génocidaires des nazis, des khmers rouges ? Pangloss-Leibniz peinent à nous convaincre. Alors, quel type de « jardin » devons nous cultiver pour approcher ce monde meilleur si ce n'est la planète elle-même ? Un sujet bien dans l'actualité !

Candide : résumé

CANDIDE

163

Le jeune CANDIDE vivait heureux chez le baron de Thunder-ten-tronckh, en Westphalie : « Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple... » Dans le même château, le précepteur PANGLOSS, disciple de Leibnitz et de Wolf, professait un optimisme béat : « Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux et madame la meilleure des baronnes possibles... Ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux ». CANDIDE partageait d'autant plus volontiers cet optimisme qu'il était amoureux de Mlle CUNÉGONDE, fille du baron. Hélas ! le baron s'oppose à leurs amours et chasse l'infortuné Candide. Son existence ne sera plus, dès lors, qu'une suite de malheurs, réquisitoire accablant contre les illusions des optimistes. CANDIDE n'en restera pas moins fidèle aux leçons de PANGLOSS : c'est seulement au terme de ses infortunes qu'il comprendra enfin son erreur.

Enrôlé de force, il assiste à une horrible bataille (p. 165), déserte et passe en Hollande. Il y retrouve PANGLOSS rongé d'une affreuse maladie, et apprend que tous les habitants du château ont été massacrés. Recueillis par un bon anabaptiste, les voici à Lisbonne juste au moment du terrible tremblement de terre ; le navire fait naufrage, leur bienfaiteur est noyé : hormis CANDIDE et PANGLOSS, la Providence n'épargne qu'un criminel ! Les deux hommes errent parmi les cadavres et les décombres ; une parole imprudente les fait condamner par l'Inquisition (p. 166). PANGLOSS est pendu ; quant à CANDIDE, après avoir été supplicié, il est sauvé... par l'intervention de CUNÉGONDE, miraculeusement échappée au massacre de sa famille. Tout serait-il pour le mieux ? Non : CANDIDE est entraîné à tuer deux personnes et s'enfuit en Amérique. Il doit abandonner CUNÉGONDE et se réfugie auprès des Jésuites du Paraguay dont, grâce à la Providence, le colonel n'est autre que le frère de Cunégonde, lui aussi survivant. Hélas ! une dispute s'élève entre eux, et CANDIDE, pour la troisième fois meurtrier, pourfend son adversaire. Il échappe par bonheur aux sauvages Oreillons et séjourne au merveilleux pays d'Eldorado où les cailloux sont des diamants. Il en repart comblé de trésors et rencontre, à Surinam, un malheureux esclave (p. 167). Après bien des mésaventures, le voici à Venise où il dîne avec six rois détrônés, venus au carnaval oublier leurs déboires. A Constantinople, il libère PANGLOSS miraculeusement sauvé, lui aussi, mais devenu galérien. CANDIDE ruiné retrouve enfin CUNÉGONDE enlaidie par ses malheurs ; il l'épouse néanmoins et s'installe avec ses compagnons d'infortune dans une métairie où, renonçant aux stériles bavardages métaphysiques, ils seront heureux grâce à leur travail (p. 167-169).